

Rencontre avec Stéphanie Jacques

- Voilà plus de 10 ans que tu explores des savoir-faire liés aux végétaux, bois, osier, jonc, argile... Qu'est-ce qui t'a poussé à travailler ces matières naturelles plutôt que d'autres ? Qu'évoquent-elles pour toi ?

Il a fallu la trentaine et ma rencontre avec les arbres et le bois pour qu'un processus artistique se déclenche. Avant, je faisais les choses de façon décousue (dessin, broderie, danse, photo). J'ai été fascinée par les arbres et leur capacité régénératrice. Plus que la verticalité du tronc, ce qui m'aimait chez eux à l'époque, ce sont les bourrelets de cicatrisation formés par le bois autour des trous laissés par les branches tombées. Tout un symbole ! J'ai commencé à ramasser des morceaux de bois avec de tels trous. Et puis j'ai continué en sculptant des trous dans des morceaux de bois scié. Dès le début de mon travail, c'est cette ouverture qui m'intéresse, plus que la forme autour. Avec le recul je crois que c'est une constante dans ce que je fais : construire autour d'un espace vide.

Actuellement, je ne taille plus le bois. Je tresse exclusivement des matériaux souples, j'assemble, j'enduis, je couds. La démarche est totalement différente. Je crois que ça a avoir avec une certaine acceptation, un usage différent de la force et la fin de l'idéalisation.



Photo Bernard Van den Eynde

Ce ne sont pas tant les matériaux naturels qui m'interpellent, mais les possibilités et les savoir-faire qu'ils véhiculent. Quand j'étais jeune ado, j'ai travaillé dans le magasin d'artisanat asiatique d'une amie de ma mère. Je repense souvent à ces rayonnages remplis de vannerie de bambou, de porcelaine et d'objets en laque. Le temps passé là, fait partie des moments fondateurs. Mon apprentissage technique je l'ai fait essentiellement auprès d'artisans. J'avais besoin d'approches non scientifiques et non académiques. Ces gens m'ont montré que j'ai moi aussi la capacité de transformer des choses, de faire quelque chose. Avec la vannerie par exemple, pas besoin de moule, il est possible de créer des volumes autoportants avec ses mains. On reste propriétaire de ses moyens de productions. Et, par les temps qui courent, c'est précieux ! Il faut juste du temps devant soi.

Mais le végétal n'est pas tout. Il ne me suffit pas, d'ailleurs je l'enduis souvent pour qu'il devienne autre chose. Et en même temps sans les branches d'osier et les points que d'autres ont inventés, rien ne serait pos-

sible. Les travaux d'artistes comme Louise Bourgeois, Nick Cave (le plasticien américain) ou Étienne Martin m'ont encouragée. Les matériaux que j'utilise sont des moyens, non le sujet de mon travail. Je ne souhaite



Photos Bernard Van den Eynde

pas parler de la nature. Savoir-faire traditionnels et végétaux sont le squelette de ce que je fais. Mais un squelette tout seul, c'est morbide. Il me faut de la chair, du sang, du vivant, de l'énergie.

- Plusieurs de tes sculptures évoquent assez librement la féminité, présentent des robes aux courbes voluptueuses, généreuses et des corps de femme qui semblent lâcher prise, s'abandonner. D'où vient ce sujet ?

L'origine vient de mes sculptures en bois. Il y a quelques années j'ai voulu créer des vêtements pour des figures humaines verticales taillées dans des troncs de bois vert (frais). C'est à cette occasion que je suis tombée sur des reconstitutions archéologiques de vêtements préhistoriques en végétaux. Mes essais de vêtements pour ces sculptures étaient décevants. J'ai lâché ces sculptures et commencé à faire des robes "autonomes", non destinées à revêtir un corps. Et puis, au fur et à mesure du travail, j'ai senti que cette robe était aussi un contenant. Tout comme les autres contenants que j'avais réalisés jusque-là. Je me suis lancée dans une appropriation de cette robe. J'ai eu envie de faire sentir qu'elle est habitée par un corps, sans représenter ce dernier.

Ce travail trouve aussi ses racines dans mon histoire personnelle. Mon adolescence a été empoisonnée par une forte scoliose (déformation de la colonne vertébrale). J'ai passé beaucoup de temps chez les orthopédistes. J'ai porté plâtres et corsets jusqu'à l'opération de la colonne qui a été redressée à l'aide de broches. J'ai du renoncer à la danse.



Miss Métonymie II et IV, Photo Luc Schrobiltgen

L'habillement était aussi compliqué. J'étais plutôt jeans. Porter des robes et des jupes c'était pour camoufler plus que par envie.

Lorsque j'ai fabriqué la première petite robe en câble de téléphone, ces souvenirs sont remontés à la surface. Les sculptures

"Miss Métonymie" sont construites comme une colonne vertébrale. Cette courbe c'est la possibilité de ne pas être redressée. Depuis longtemps je cherche à créer une figure qui tienne debout. Étrangement, c'est en quittant l'idée de verticalité que c'est de-

venu possible. Donc oui, tout ça est lié aux questions que je me pose sur la féminité et l'identité sexuelle. Mes moteurs, ce sont des émotions, des manques, des impossibilités qui me sont propres. Un fois que tout ça sort, j'aspire à ce que ça fasse écho chez d'autres. Mon travail ne se veut pas une plainte, mais un endroit où je peux transformer des choses pour continuer.



- Tes œuvres donnent une autre dimension aux espaces dans lesquels elles prennent place. Elles les remplissent non seulement par leur présence mais aussi et surtout par leurs ombres. Est-ce une volonté recherchée dès la création où quelque chose qui se dégage par après ?

C'est ce qui m'intéresse dans la sculpture : elle occupe l'espace, elle a une incidence sur lui. Et l'espace ce n'est pas une illusion, c'est concret. Poser quelque chose dans le concret et voir ce qui se passe. Il y a une transformation possible.

J'aime aussi qu'il y ait de l'espace dans la sculpture, il y a des ouvertures, de la transparence. Ce ne sont pas des masses, mais des volumes ouverts, troués.

Et c'est vrai que toutes ces propriétés génèrent des ombres riches. Ce goût-là remonte à il y a plusieurs années. J'avais fait une première vidéo avec une branche de noisetier. Et mon éclairage projetait l'ombre de mes mouvements sur le mur de mon atelier. J'ai repris ce dispositif consciemment cette fois dans la série de vidéos réalisées pour cette exposition.

C'est vraiment cette dimension qui m'intéresse dans ce travail. Ce va-et-vient constant entre l'inconscient et le conscient. Lorsqu'il n'est question que de volonté, de discours, la chute n'est pas très loin (j'ai d'ailleurs nommé une sculpture "Chute", pour ne pas oublier cet aspect). Faire de la sculpture c'est aussi faire avec l'échec. La plupart du temps j'agis sans savoir. Après, je découpe ou pas et je continue par approches successives. Il y a un fil rouge, mais il n'y a pas de concept.



Chute, photo Luc Schrobiltgen

- Tu présentes également une série de séquences vidéos dans lesquelles tu interagis avec certaines de tes créations. On y découvre une mise en mouvement étonnante de tes sculptures et de leurs ombres qui semblent par là devenir autonomes. Qu'as-tu voulu montrer à travers cette performance ?



Se contenter des ombres, (extrait de vidéo), 2013.

Ces vidéos, c'est une envie qui est là depuis longtemps et je suis très contente d'avoir pu la concrétiser pour cette expo. Il y a quelque chose de jouissif dans l'image. C'est plus immédiat. C'est pour moi une manière d'amener le corps qui est absent dans la plupart des sculptures. C'est aussi parler de mon rapport à l'objet et à l'image. Chaque objet est le jouet d'une transformation. Il y a un retournement de situation et l'objet n'est plus un objet de contemplation. Il se laisse manipuler. Ensuite, je tente de faire miens des clichés : le petit rat de l'Opéra, la pom-

pom girl et la petite sirène. Les choses ne sont pas déterminées. Je parle du pouvoir personnel que chacun possède. C'est un sujet qui agit sur des objets et cette action produit un troisième élément (qui personnellement m'intéresse plus que tout ce qui précède) : l'ombre. Elle a sa vie propre, elle prend des formes indépendantes de ce qui la génère. L'ombre est une projection et en même temps elle me fait l'effet de percer l'écran. C'est comme un trou dans la réalité. L'ombre matérialise le fait que nous sommes toujours un peu à côté de ce que nous voulons faire ou dire et en même temps que nous sommes plus que des images. Il y a toute une part qui nous échappe. C'est beaucoup plus complexe. Autre chose importante que j'ai découverte en faisant ces vidéos et qui a fait écho à ce que je fais dans l'atelier en sculptant : les mouvements sont venus du fait d'agir avec les objets. Je ne me suis pas dit "Je vais faire ça, ça et puis ça". J'ai commencé à bouger avec les objets et les mouvements sont venus dans l'action.

- Le titre de ton expo interpelle. Qui est donc cette Miss Métonymie ? On imagine qu'il y a un lien avec la figure de style. Qu'as-tu voulu indiquer par ce choix de titre ? Est-ce pour inviter le public à voir le double sens que peuvent avoir tes œuvres ?

Ce titre est un gros lapsus. Un jour je suis passée devant le mur de mon atelier où étaient accrochées trois sculptures. Et je me suis dit : "Ce sont des métonymies". Et puis j'ai noté dans mon carnet ce titre : Miss Métonymie. Je suis convaincue que c'est juste et en même temps, j'ai beaucoup de difficulté à l'expliquer. C'est un mot qui n'est pas dans mon vocabulaire et qui est apparu dans des lectures de textes de Jacques Lacan. Je m'intéresse à la psychanalyse et ce travail lui doit beaucoup. Lacan a dit notamment que l'inconscient est structuré comme un langage.

La métonymie est en effet, comme la métaphore, une figure de langage. Avec la métaphore on remplace un terme par un autre pour amener une image poétique ou plus parlante. Avec la métonymie c'est différent. On utilise un terme pour désigner un ensemble plus vaste. Par exemples : "le foyer" pour désigner la maison et la famille ou "boire un verre", implicitement on sait que c'est le contenu du verre qui va être bu et pas le contenant. En gros, avec cette figure on prend une partie pour le tout. En ce qui me concerne, la forme qui a déclenché ce travail c'est la robe. Un contenant. Mais ce dont je veux parler ce n'est pas de robes (je ferais une collection de prêt-à-porter à la place). Je veux parler de désir, de manque, de questions sur l'identité sexuelle, de comment s'accommoder avec l'illusion des

apparences. Tout ça est contenu dans ce volume mais n'est pas représenté. En ça ce que je propose est de la sculpture.

Je lisais justement cette phrase qui m'a beaucoup parlé : "C'est ce qu'on ne voit pas qui est opérant, c'est tout ce qu'il devrait y avoir autour de la statue, tout ce qu'elle appelle et qui manque, qui qualifie le nouveau régime de l'espace. (...) La sculpture ne représente pas une réalité, elle reproduit artificiellement les conditions d'une expérience."¹

Le "and Co" est important aussi pour signifier qu'il y a d'autres termes. Je n'ai pas envie de rester focalisée sur le manque de cette métonymie.

- Tu sembles accorder beaucoup d'importance au langage. On perçoit l'importance du non-dit et la difficulté parfois à exprimer ce que l'on ressent. En tant qu'artiste, le travail de la matière, la sculpture... sont-ils pour toi des moyens de s'exprimer de façon plus juste ?

Si je fais de la sculpture, c'est que j'ai envie d'exprimer quelque chose que je n'arrive pas à dire avec des mots. La sculpture est un langage autre (et il y a plein d'autres langages). C'est très difficile pour moi d'en parler. Je ne pense pas que ce soit un moyen d'expression plus juste. Je n'idéalise plus la création artistique. En fait, ce qui m'intéresse le plus dans toute cette histoire, c'est que c'est un moyen d'action qui permet de diminuer le volume du discours intérieur. Et ça fait du bien quand de temps en temps ça s'arrête un peu !



Photo Jean-Pierre Ruelle

¹: Frédéric Vengeon, "le sphinx contemporain", p. 17, in VOIR - Louise Bourgeois "Three horizontals", INHA, Editions Ophrys, 2011.